

les écrivains à leur place

Une passion enfantine

Quelque chose n'allait pas. Ou ne tournait pas rond. On avait cinq ans, six peut-être. Il faisait froid et, derrière le carreau d'une fenêtre, la même neige toujours nonchalante tombait, la même pluie, de sorte que l'on se demandait parfois si la vie ressemblerait un jour à autre chose ou jamais ne serait que cette chute lente des flocons, et ce ruissellement, là, sur la vitre embuée, la grosse tête ronde que l'on y dessinait ne s'avérant pas tellement différente de celle découverte chaque matin dans la glace au-dessus du lavabo.

Au reste, on n'avait que peu d'importance. N'était rien que ce long silence blanc, dehors, cette eau sale bientôt, que l'on regardait s'écouler dans le caniveau, quelques mots mal prononcés ou cette petite voix à l'intérieur du crâne, laquelle répétait les paroles d'une pauvre chanson.

Les heures passaient.

Chacun s'y accordait vaguement, pas vraiment triste, heureux pas davantage, attendant, scrutant, par-delà les toits de la ville ou dans les rues devinées en se penchant, l'étendue restreinte encore d'un univers que tout rendait le soir moins abordable. C'était étrange, pourtant. Il y avait cela, cela, oui, que l'on ignorait – cette rumeur, là-bas, et comme un paysage –, puis cette chair, en soi, qui désirait comprendre.

Comprendre...

Savoir pourquoi l'on n'était que ce rien, ou ce très peu, justement.

Mesurer, étreindre l'étendue qui s'effiloçait au loin. Se lovait si près toutefois au sein de cette énigme que l'on disait être le monde. Connaître ce qu'il y advenait, avec violence, avec douceur certaines nuits, si bien qu'écrire fut et demeure, pour qui n'eut pas l'occasion de choisir, l'élucidation sans trêve d'un étonnement comme d'une inquiétude : être, d'accord, mais être inéluctablement ce que son propre souffle efface, un gosse, un adulte fatigué – un peu de pluie, un peu de neige...

Lionel Bourg

© Bibliothèque d'Annecy



Algue *Plocanium* (Cherbourg, 1856), Herbar d'algues d'Auguste Le Jolis, parmi les trésors de l'exposition consacrée à Venance Payot (lire ci-dessous)

exposition

Connaissez-vous Venance Payot ?

Nouveauté sur le site Lectura, une exposition virtuelle consacrée à Venance Payot, guide, homme politique, commerçant et surtout naturaliste, grand collectionneur des richesses naturelles des Alpes. En textes et en images, on peut ainsi suivre l'itinéraire de ce chamoniard engagé (1826-1902),

défenseur des montagnes de Savoie, collectionneur passionné, dont les herbiers et les coffrets de roche raviront les amateurs de curiosités. Une exposition réalisée pour Lectura par la Bibliothèque de l'agglomération d'Annecy, à l'occasion de l'exposition *Venance Payot, un guide-naturaliste au Mont-Blanc*, présentée à la Bibliothèque à l'automne 2008.

www.lectura.fr

zoom/p.6

Résidences en série

La suite de notre feuillet consacré aux résidences, avec une lettre de l'écrivain Fabienne Swiatly, postée à Cinqvétral, dans le Haut-Jura, où elle réside jusqu'en mai.

récits-romans /p.8-9

Livres à lire

Onuma Nemon, Anne Talvaz, Patrick Laupin, Catherine Griot, Lilian Robin..., romans et récits de ce début d'année.

patrimoine/p.11

Le trésor de Saint-Chamond

Si Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1775-1834) n'avait été que député de Lyon, nous l'aurions oublié... Mais l'homme de Saint-Chamond fut aussi un helléniste généreux, passionné d'Homère, et collectionneur de livres. Visite.



© ARALD / L.B.

Lauréats

Emmanuelle Pagano, pour son roman *Les Mains gamines* (P.O.L.), Philippe Gasparini, pour son essai intitulé *Autofiction* (Seuil), Dominique Vittoz, pour la traduction du *Survivant* (Flammarion), roman de l'Italien Antonio Scurati, et, côté jeunesse, le tandem Corinne Lovera Vitali et Loren Capelli, pour l'album *C'est Giorgio* (Le Rouergue), les 20^e lauréats des prix Rhône-Alpes du livre sont désormais connus. Rappelons que ces prix de la Région Rhône-Alpes sont dotés de 5 000 €, que les lauréats bénéficient d'une tournée en librairies et qu'Emmanuelle Pagano obtient également le premier prix de l'adaptation cinématographique en Rhône-Alpes pour son précédent livre, *Les Adolescents troglodytes* (P.O.L.). À découvrir, la présentation des lauréats, un portrait, des entretiens (pages 2 à 4). **L.B.**



!!!!!!!!!!!!

Attention, Salon du livre !

À Paris, Porte de Versailles... Ce sera du 13 au 18 mars, avec, 25 éditeurs sur le stand Rhône-Alpes (T54), et quelques nouveaux venus : À plus d'un titre, Éditions Anna Chanel, Jean-Pierre Huguet Éditeur, Symétrie. www.salondulivreparis.com

en + + + + + + + + +

« L'information dans le secteur culturel », c'est le thème de la première rencontre régionale organisée par l'ADDIM de l'Ain et la Nouvelle Agence culturelle Rhône-Alpes (NACRe), qui se déroulera les 19 et 20 mars au Théâtre de Bourg-en-Bresse. Les enjeux de l'information, les stratégies de gestion, l'utilisation des outils existants..., ces deux journées, qui s'adressent notamment aux acteurs des structures culturelles et aux élus, devraient permettre de dégager des pistes de réflexion pour le développement d'un réseau d'information régional dans le secteur culturel.

www.la-nacre.org / www.addimo1.fr

→ www.arald.org

Les 20^e lauréats des prix Rhône-Alpes du livre

Cette année, ils seront cinq au lieu de quatre... Cinq auteurs pour quatre livres distingués en 2009 par les prix de la Région Rhône-Alpes. *Les Mains gamines*, d'Emmanuelle Pagano, dans la catégorie littérature, *Autofiction*, un essai qui ne cache pas son domaine de réflexion, de Philippe Gasparini, *Le Survivant*, roman d'Antonio Scurati magnifiquement traduit par Dominique Vittoz, et *C'est Giorgio*, dans la catégorie jeunesse, un album signé par le duo tonique que forment Corinne Lovera Vitali – au texte – et Loren Capelli – à l'image. Découvertes et présentations.



traduction

Éloge de la trahison

Traductrice prolifique et précieuse, Dominique Vittoz reçoit le prix Rhône-Alpes du livre pour la traduction d'un roman italien d'Antonio Scurati, *Le Survivant*. Un texte polyphonique sur la violence des jeunes et la dérive de la société italienne qui exacerbe la capacité de Dominique Vittoz à s'imprégner d'un univers et d'une langue tout en assumant une part de création et de liberté. Rencontre avec une « passeuse » qui ne manque pas de personnalité.



© Claude Bleton

entretien

avec *Chaos calme* (Grasset), ou Milena Agus, avec *Mal de pierres* (Liana Levi). Traduire un premier livre d'un auteur prélude souvent à un suivi : c'est le cas pour les romans d'Andrea Camilleri, publiés chez Fayard, qui me sont systématiquement proposés (j'en suis à treize, je frise la monogamie !) ou pour ceux de Laura Pariani ou de Salvatore Niffoi, chez Flammarion. D'autres traductions sont des découvertes que j'ai apportées à

un éditeur. Ce sont des livres qui me tiennent très à cœur car je les ai défendus sur deux fronts, l'édition et la traduction. C'est le cas du roman inclassable et fascinant de Franco Stelzer, *Notre premier, solennel, très étrange Noël sans elle*, aux Éditions du Rocher ou du drolatique *Grand-père Rosenstein nie en bloc*, de Marco Bosonetto, publié par L'Esprit des péninsules. Dans d'autres cas, mes propres goûts littéraires rencontrent ceux de l'éditeur, comme dans le cas de Valeria Parrella, une jeune auteur napolitaine que j'ai traduite pour le Seuil (*Le Ventre de Naples*).

Faut-il nécessairement aimer un texte pour (bien) le traduire ?

Pas pour moi, non. J'aime le travail sur le texte, pas le texte lui-même. Je peux tout à fait traduire un texte qui m'agace, je crois même que parfois cela me stimule... Ceci dit, le traducteur est dans un tel corps à corps avec le texte, dont il démonte les rouages un à un avant de les huiler et les remonter, que la question la plus importante n'est pas, pour moi, d'aimer ou pas, mais de saisir, de comprendre, de prendre possession.

Comment définiriez-vous le travail de traduction : une transposition, une réécriture, une trahison ?

Si je ne dois choisir qu'un seul de ces trois mots, alors, trahison, oui ! Progresser dans l'exercice de la traduction signifie pour moi conquérir une liberté, pondérée et attentive, qui permet de donner un texte planté sur ses propres pieds et pas sur des prothèses.

Dites-nous un mot d'Antonio Scurati et de son livre, *Le Survivant*, qui vous a valu ce prix.

Le Survivant est un roman à poigne, où le conflit de générations est porté à incandescence sur fond de société marchande en déliquescence. Enjeux et perspectives sont présentés à cru, dans une vision aux relents apocalyptiques qui, à mon avis, appelle nécessairement une réaction chez le lecteur. On est sommé de se demander si, et jusqu'où, on adhère aux analyses sans demi-mesure des personnages. Une qualité de ce roman est de provoquer le débat de façon inconfortable, abrupte. Antonio Scurati, qui est aussi un universitaire, spécialiste de la guerre, a publié deux autres romans où la démesure est toujours présente.

Envisagez-vous de suivre ses traces et de publier un jour votre propre roman ?

Dieu, ou ce qui en tient lieu, m'en garde ! Traduire me permet justement de ne pas écrire... **Propos recueillis par Yann Nicol**

Antonio Scurati
Traduit de l'italien par Dominique Vittoz
Le Survivant
Flammarion - 366 p., 22 €

Le prix Rhône-Alpes du livre met en lumière votre travail alors que les traducteurs sont souvent dans l'ombre des écrivains...

Je suis ravie de travailler « dans l'ombre », si le contraire signifie occuper le devant de la scène, être exposée au regard du public. Je suis moins ravie d'être oubliée quand cela vient de l'éditeur ou du critique littéraire. On frise alors la désinvolture. Ne pas citer le traducteur, c'est laisser entendre que toutes les traductions se valent, que c'est une affaire technique, désincarnée, indépendante de la compétence et de la sensibilité du traducteur. Et là, je proteste. Heureusement, ce profil est minoritaire parmi les éditeurs avec qui je travaille. Je trouve de la complicité chez Fayard, par exemple, avec Mireille Barthélemy, ou chez Flammarion, avec Olivia de Dieuleveut et Patrice Hoffmann. Je suis d'ailleurs très heureuse que ce prix me soit attribué pour une traduction parue chez Flammarion, car je partage ainsi cette satisfaction avec deux éditeurs particulièrement attentifs au rôle et à la marge de manœuvre du traducteur.

Comment se détermine le choix des livres que vous traduisez ?

Depuis trois ans que la traduction littéraire est devenu mon métier à part entière, différents cas se sont présentés. Certains auteurs m'ont été proposés par un éditeur, comme Sandro Veronesi,



littérature

Emmanuelle Pagano : une année faste

Après le prix Wepler, l'écrivain reçoit le prix Rhône-Alpes du livre 2009 pour son dernier roman, *Les Mains gamines*, et le premier prix de l'adaptation cinématographique pour *Les Adolescents troglodytes*. Une juste reconnaissance pour une œuvre singulière qu'Emmanuelle Pagano construit avec emportement et lucidité. Daniel Bournon, président du jury, donne sa vision du livre primé.

→ Lisez ou relisez l'entretien qu'Emmanuelle Pagano nous avait accordé en octobre 2008 à propos des *Mains gamines* (*Livre & Lire* n° 235) → ou sur www.arald.org

/prix Rhône-Alpes du livre

Ce livre cru, ou cruel, n'est guère consensuel ni écrit pour rassurer, pas caressant ni enjôleur pour un sou... Emmanuelle Pagano conduit sa plume opiniâtre là où ça écorche, dans les zones moites des corps, les parages inavouables des rapports appelés humains. À partir d'un secret bien enfoui dans les couches de la campagne, une mémoire filtre et s'enroule sur quatre voix ; empruntant aux métaphores, aux rêveries, aux phobies, un récit se construit. L'auteur excelle à verser la nature extérieure – une châtaigneraie, des vers à soie – dans le corps intime, pour épouser ses lieux de transition, ses points de répulsion non sans trouble, ou léger vertige. L'adolescence, la vieillesse sont *fixées* de façon irrécusable, mais aussi un certain fond primaire ou quotidien des choses : le bruit d'un chantier, la terre bêtement labourée, les péripéties des saisons qui tapissent nos vies. Nous nous trouvons nous-mêmes saisis, non de front mais imprégnés, infiltrés ; en ranimant d'anciennes peurs, une cruauté première, quatre narrations évoquent, comme chez Faulkner, un épisode d'une idiotie abyssale ; sans aucun surplomb critique ni moral, le récit berce une plainte, une plaie qui suinte, hors d'atteinte. Cette parole ne guérit rien, elle retarde infiniment sur ce qui est arrivé à la peau, impuissante à prévenir le mal, à le réparer autant qu'à l'expliquer... Depuis *Le Tiroir à cheveux*, Emmanuelle Pagano tire notre regard vers les blessures d'une enfance qu'on préfère oublier. **Daniel Bougnoux**

Emmanuelle Pagano
Les Mains gaminées
P.O.L - 168 p., 15 €
ISBN 978-2-84682-273-2

Giorgio, c'est quelqu'un...

Liberté texte/image, complicité entre Corinne Lovera Vitali et Loren Capelli pour un album d'équilibristes sensibles..., comment grandir sans Giorgio ? Réponse de Philippe-Jean Catinchi, membre du jury du prix jeunesse.

C'est Giorgio ! C'est autant une révélation qu'une évidence. Pour la fillette qui est « grande maintenant » mais pas encore assez pour savoir « si les grands font des trucs comme ça », la rencontre avec Giorgio est une sorte de miracle. Si elle peut désormais « faire plein de trucs toute seule », le manque de compagnie est un vrai crève-cœur. Jusqu'à la trouvaille qu'elle fait au hasard de ses escapades, ses évasions même, puisqu'elle franchit les barbelés pour découvrir d'autres mondes, collecter des reliefs d'autres vies. Pour elle, dont le chien « a fini d'être là », Giorgio, c'est bien autre chose qu'une peluche maculée, personnage



jeunesse
© Loren Capelli

→ Lisez ou relisez l'entretien que Corinne Lovera Vitali et Loren Capelli nous avaient accordé en octobre 2008 à propos de *C'est Giorgio* (Livre & Lire n° 235) → ou sur www.arald.org

détérré, « pas bien vaillant pas très beau ». C'est « un quelqu'un ». Alors la fillette l'enlève, le cache, le choie, le ramène à la vie, interrogeant son regard, qu'elle perçoit aigu et énigmatique en même temps. Et cette attention à l'autre lui assure sans conteste qu'elle a grandi.

Si Giorgio est une surprise, la force de la rencontre entre Corinne Lovera Vitali et Loren Capelli en est à peine une. Le beau texte de Corinne Lovera Vitali, sobre, économe, attentif à livrer le désarroi et les élans de l'enfant sans bousculer sa délicatesse, idéalement servi par le trait minimaliste de Loren Capelli, semble être né d'une création partagée. Pourtant il préexiste, mais la part du chemin que chacune a fait vers l'autre, l'écrivain allégeant toujours, l'illustratrice acceptant pour la première fois d'user de la couleur, sans abdiquer sa rigueur

Schizophrène

essai

Il est né à Bron, a grandi à Saint-Étienne, a préféré le voyage aux études, avant de s'installer dans la Drôme. Philippe Gasparini, rural par vocation, est devenu secrétaire de mairie parce qu'il faut bien vivre, et spécialiste reconnu de l'autofiction.



© Marie Blet

portrait

Qu'à cela ne tienne, il y a un écrivain qui habite le coin : il se nomme Driss Chraïbi, a rompu avec son milieu d'origine, et fera l'objet de son mémoire.

Une année d'études de lettres. Une année seulement. C'est le début de la folle décennie 70 et Philippe Gasparini s'ennuie à l'université. Alors il s'évade, attiré par les expériences marginales du moment, qui recommandent la vie en communauté, le voyage en Inde et le retour à la terre... Des années plus tard, il décide de revenir dans la région, s'installe à Crest avec sa compagne. Nous sommes en 1981 et alors que certains imaginent encore changer la vie, Philippe Gasparini se décide à changer la sienne en suivant une formation pour devenir secrétaire de mairie. Un choix qu'il ne regrette toujours pas et un métier qu'il exerce dans deux petites communes de la vallée de la Gervanne – « un endroit magnifique », s'empresse-t-il de préciser. L'autre aventure démarre en 1992. 39 ans, deux enfants et l'envie de reprendre ses études. Ce qu'il fait d'abord à Valence, puis par correspondance. Licence (« l'année la plus dure pour l'autodidacte de tempérament que je suis... »), maîtrise, troisième cycle et Thèse de doctorat. Tranquille, en travaillant dur mais en profitant de la nature. Pas de sujet préconçu pour sa maîtrise...?

- X + = -

C'est d'ailleurs en travaillant sur le deuil du père chez plusieurs auteurs, dont le romancier d'origine marocaine, que Philippe Gasparini se pose la question du roman autobiographique en tant que genre. Découvrant qu'aucune étude récente n'existe, il ne s'arrêtera plus. Soutenu par Philippe Lejeune, grand spécialiste de l'autobiographie, qui reconnaît les qualités de son travail, le thésard parvient à publier sa recherche. « *Si cela ne s'était pas fait, j'aurais tout arrêté* », confie-t-il. *Est-il je ?* paraît en 2004 dans la prestigieuse collection « Poétique » dirigée par Gérard Genette aux Éditions du Seuil. Sa vie a-t-elle changé depuis ? À peine. « *On m'a invité à quelques colloques et j'ai rencontré Serge Doubrovsky, Gérard Genette...* » Une vie « un peu schizophrène » qui, un temps, l'a conduit à envisager l'enseignement. À condition de trouver une autre résolution à l'équation suivante : pas d'agrégation + pas d'expérience x profil atypique + principe universitaire de la cooptation = aucune chance pour un poste de littérature comparée. Tant pis. Philippe Gasparini continue à travailler. Un chantier de grande ampleur, « un projet totalement mégalomane » : une histoire des écritures du moi. Il s'agit ni plus ni moins d'ouvrir un nouveau champ dans ce domaine. Pour oser, rien de tel que la liberté offerte par les marges. Philippe Gasparini les connaît bien.

Laurent Bonzon

Philippe Gasparini
Autofiction
Une aventure du langage
Éditions du Seuil
Collection « Poétique »
352 p., 24 €
ISBN 978-2-02-097397-7

et son refus du pittoresque, offre l'écrin idéal pour une rencontre qui est autant un refuge qu'un envol. *C'est Giorgio* : une évidence et une révélation.

Philippe-Jean Catinchi

Texte de Corinne Lovera Vitali
Illustrations de Loren Capelli
C'est Giorgio
Éditions du Rouergue, collection « Varia »
40 p. 16 €
ISBN 978-2-8415-6953-3

Emmanuelle Pagano, lauréate du prix de l'adaptation cinématographique en Rhône-Alpes

Premier prix

L'idée était venue lors des Rencontres régionales du livre, organisées par la Région Rhône-Alpes en juillet 2007. Créer des passerelles entre littérature et cinéma, attirer l'attention des professionnels de l'image sur des romans peu connus... Première.

Un an et demi plus tard, le pari de la Région est tenu. Le premier prix de l'adaptation cinématographique en Rhône-Alpes a été attribué à Emmanuelle Pagano pour *Les Adolescents troglodytes*, paru en 2007 chez P.O.L.

Mis en place et orchestré par Rhône-Alpes Cinéma, avec le conseil d'Initiative Film et la complicité de l'ARALD pour la sélection des titres, ce prix est une première et ne connaît pas réellement d'équivalent en France. Parmi cinq romans écrits par des auteurs vivant ou travaillant en Rhône-Alpes et parus entre janvier 2007 et juin 2008, le jury était chargé de récompenser le plus adaptable au cinéma. Une gageure ?

Sans doute, car comme le laisse entendre Marie Le Gac, responsable du Bureau des auteurs de Rhône-Alpes Cinéma, « ces cinq titres très éclectiques sont aussi, potentiellement, cinq manières de faire du cinéma ». Alors on s'oriente vers une question de lecture et de choix esthétique, comme l'affirme le président du jury, Hippolyte Girardot (lire l'entretien). En tout cas, le prix de l'adaptation cinématographique, dont la promotion est assurée par Rhône-Alpes Cinéma, suscite d'ores et déjà des réactions très positives dans le milieu du cinéma, et il pourrait notamment permettre aux producteurs de découvrir de nouveaux auteurs et de ne pas forcément céder aux sirènes des best-sellers du moment. Plus concrètement, ce prix est doté de 20 000 €, dont 5 000 € vont à l'auteur. Le reste est attribué en trois fois au producteur qui voudra s'engager, de l'option mise sur les droits à l'achat réel qui assure, en principe, la réalisation du film, en passant par le premier travail d'adaptation réalisé par un réalisateur et/ou un scénariste. On espère évidemment de telles aventures pour *Les Adolescents troglodytes*... L.B.

Les livres en compétition :

Emmanuelle Pagano, *Les Adolescents troglodytes* (P.O.L.) / Marin Ledun, *Marketing Viral* (Au diable vauvert) / Frédérique Traverso, *Pieds nus, en smoking* (Belfond) / Alain Darne, *L'Été de feu* (Belfond) / Maurice Fusier, *Secret d'État* (Éditions des traboules).



entretien

Président du jury, l'acteur Hippolyte Girardot défend l'idée d'un roman exigeant pour un film exigeant, et remet en cause, en passant, quelques idées sur les relations entre littérature et cinéma.

Pourquoi avez-vous accepté de présider ce jury et de participer à cette première expérience d'un prix d'adaptation ?

J'ai une longue histoire avec la région Rhône-Alpes. Cette idée de choisir des livres écrits par des gens d'ici qui pourraient en faire des films me plaît.

Le jury a fait le choix d'un texte très littéraire et très personnel, dans une sélection qui comprenait des romans, disons, plus faciles et - mais peut-être s' imagine-t-on cela à tort ? - plus visuels ou plus cinématographiques ? Pourquoi cela ? C'est une tradition de dire qu'un roman « faible » littérairement a plus de chances de faire un bon film que l'inverse. C'est une analyse grossière qui ne résiste pas à l'examen. Je crois au contraire que le choix du livre d'Emmanuelle Pagano, *Les Adolescents troglodytes*, met le doigt sur la difficulté de l'exercice et le résout. Comment imaginer une adaptation possible sans le point de vue d'un réalisateur ? Impossible. Le seul choix qui nous reste est de soutenir un roman qui possède déjà un point de vue fort sur son sujet. C'est une direction

La composition du jury

Hippolyte Girardot, président du jury, acteur / Margaret Menegoz, productrice, Les Films du Losange / Michèle Ray-Gavras, productrice, KG productions / Jeanne Labruno, auteur, réalisatrice, productrice et écrivain / Michel Fessler, scénariste et dialoguiste / Yves Bichet, écrivain et scénariste / Louis Lahner, écrivain et journaliste / Yvon Deschamps, Conseiller régional délégué à la Culture, Région Rhône-Alpes

qui nous permet de « voir » un film éventuel. Les concurrents des *Adolescents troglodytes* souffraient de ce manque de point de vue. Étaient-ce plutôt des comédies, des polars, des documentaires, des drames ? Difficile à imaginer. Le roman d'Emmanuelle Pagano est facile puisqu'il se lit et nous procure des personnages, des trajets, des sentiments. Oui, c'est le plus facile des cinq textes.

Le cinéma français est-il globalement curieux du monde littéraire et des romans publiés, ou se laisse-t-il plus volontiers guider par le succès de certains titres ? Autrement dit, y a-t-il une chance pour que l'on adapte autre chose que des best-sellers ?

La chance dépend de la curiosité des metteurs en scène, du prosélytisme des éditeurs, de la sensibilité des producteurs. Peut-on encore parler de chance ? Si aucun de ces paramètres ne sont réunis, les best-sellers (fabriqués avec soin, vendus avec pugnacité, popularisés avec succès) ont de plus grandes « chances » d'être portés à l'écran.

Est-ce qu'un prix comme celui-ci, avec ce qu'il propose, peut véritablement déclencher des envies chez un producteur ou un réalisateur ?

Je le pense sincèrement et c'est pour cette raison que le débat fut dense, voire chaud.

Propos recueillis par L.B.

rendez-vous

La BD de A à Z

Depuis 18 ans, les éditions Mosquito (créées par l'association Dauphylactère) organisent les 5 jours BD de Grenoble. Invités d'honneur, cette année, Job et

Derib, les papas de Yakari, rejoindront la trentaine d'auteurs présents au festival. Un choix qui peut sembler étonnant de la part de cet éditeur spécialisé en bande dessinée indépendante, mais qui traduit bien la philosophie de cette manifestation : « revenir aux fondamentaux populaires du neuvième art et attirer un public large ». Ces 5 jours proposent une programmation éclectique, qui mélange têtes d'affiche et auteurs pointus, dessinateurs français, belges ou italiens, mais aussi chinois et mexicains. L'idée phare, c'est le « brassage », quitte à s'ouvrir aussi à des éditeurs qui n'appartiennent pas à l'univers des organisateurs. Michel Jans, responsable de Mosquito, ne s'en cache pas, tout en soulignant la volonté didactique de la manifestation. Conférences, expositions et rencontres permettront d'explorer en détail ce monde graphique. M.B.

Les 5 jours BD de Grenoble
Du 19 au 23 mars 2009
www.editionsmosquito.com



© Derib/Job, Éditions du Lombard, 2009

rendez-vous

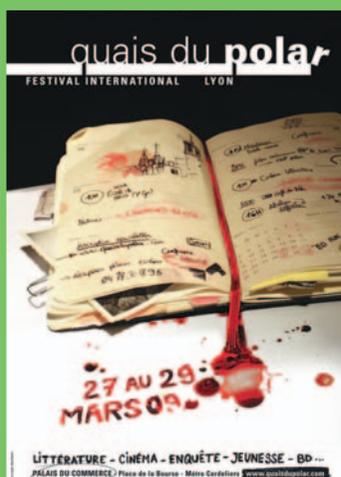
Quais du polar : 5^e édition

25 000 visiteurs en 2008, la présence des plus grands noms du polar américain, un volet cinéma à la hauteur, des débats et des rencontres très fréquentés, des partenariats en développement avec le réseau de lecture publique et les établissements pénitentiaires, Quais du polar a peu à peu fait la preuve qu'un grand festival du roman policier, mêlant écrivains prestigieux et actions de proximité, et fédérant de très nombreux lieux dans la ville, était possible à Lyon. Avec des têtes d'affiche (cette année Jean-Baptiste Grangé – qui se déplace très peu – et Douglas Kennedy – qui n'a pas écrit beaucoup de romans policiers –, mais aussi et surtout Lawrence Sanders, Giancarlo de Cataldo, Iain Levison...), et un esprit du noir qui persiste, notamment à travers la présence de nombreux autres écrivains – près d'une cinquantaine, tous invités à prendre la parole lors d'un débat ou d'une table ronde – et des hommages à Léo Malet et à Chester Himes – c'est le centenaire de leur naissance... Après les méandres de la galerie des Terreaux et les salles du Palais Bondy, Quais du polar a fait le choix, pour cette cinquième édition, de s'installer au Palais de la Bourse, en plein centre de la presqu'île. Un lieu majestueux où les libraires, rassemblés au cœur de la manifestation après quelques péripéties, pourront prendre leurs aises et proposer aussi leur vision du roman policier.

L.B.

Quais du polar
Du 27 au 29 mars

Palais de la Bourse, Lyon 2^e
www.quaisdupolar.com



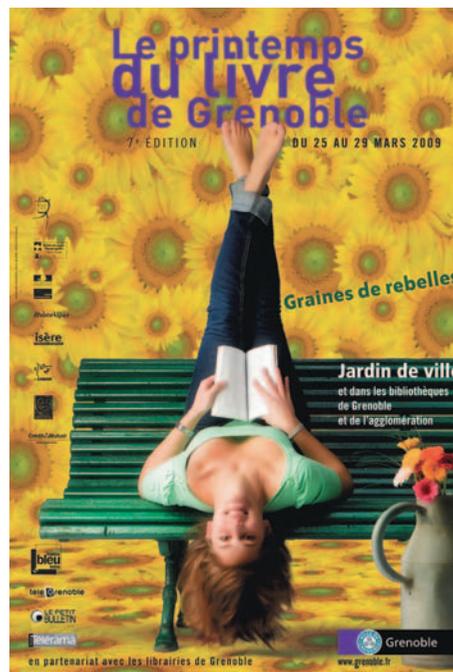
Budget : 290 000 €
Dont 160 000 € de la Ville de Lyon (baisse d'environ 15% par rapport à l'édition 2008), CNL, Région Rhône-Alpes, DRAC Rhône-Alpes (pour les formations en direction des bibliothécaires et des enseignants).

C'est le printemps (du livre)
à Grenoble !

Printemps indocile

Pour sa 7^e année, comme un pied de nez à l'âge de raison, le Printemps du livre de Grenoble sera rebelle. Entre révolte intime et soulèvement collectif, les auteurs invités dressent à travers leurs écrits le portrait de la rébellion, d'ici et d'ailleurs. Gros plan sur la programmation et l'esprit de la fête, avec Carine d'Inca, responsable de la manifestation.

Chaque année, à peine tournée la page de l'édition précédente, le groupe de programmation du Printemps du livre de Grenoble se réunit. L'équipe de Grenoble Ville-lecture, les bibliothécaires de la ville et de l'agglomération, les libraires partenaires et quelques membres des associations culturelles jettent sur la table des idées, des envies, pour l'édition à venir. Et c'est ainsi que le thème « Graines de rebelles » a émergé, à la fin du printemps 2008... Certes, les commémorations de mai 1968 battaient alors leur plein, mais Carine d'Inca souligne que ce n'est pas l'approche nostalgique qui a porté ce choix, bien plutôt la volonté de montrer comment la révolte s'inscrit dans la littérature : « Historiquement, écrire, lire, partager des livres, a toujours exprimé une forme de résistance, notamment à l'accélération du temps.



Nous sommes partis à la recherche de livres qui mettent en scène des situations et des personnages rebelles, ou d'auteurs eux-mêmes en révolte. Mais cette année, le Printemps du livre met aussi l'accent sur les rencontres croisées entre écrivains et essayistes. Le sociologue François de Singly et la romancière Maylis de Kerangal dialogueront autour de l'âge adolescent, qui vit sur le fil du défi, alors que Jacques Cotta, journaliste, et Emmanuelle Heidsieck, romancière, raconteront comment notre société se vide de ses idéaux solidaires.

Donner de la voix et du texte

Pour les organisateurs, il s'agit aussi de faire vivre la fête dans la ville... C'est l'une des spécificités de cette

manifestation, qui rayonne au-delà d'un temps exclusivement événementiel. Cela tient avant tout au fait que l'organisation est portée par la Ville et par le réseau des bibliothèques (25 établissements environ) : « le Printemps du livre est pensé comme un outil de la politique en faveur du livre et de la lecture », rappelle Carine d'Inca.

Mais cette dynamique est aussi le fruit d'un dispositif mis en œuvre en amont des festivités. Ainsi, dès le mois de décembre, les livres des auteurs invités sont disponibles dans toutes les bibliothèques, incitant le public à préparer

les rencontres. Des groupes de lecteurs arpentent la ville et les environs pour faire entendre les textes retenus. Les associations Valentin Haüy (A.V.H.) et Les Donneurs de voix œuvrent pour rendre le Printemps accessible aux non-voyants, en enregistrant des ouvrages ou en les faisant traduire en braille. Et pendant la fête, des auteurs s'inviteront en maison de retraite, en prison ou en foyer d'accueil, et partiront à la rencontre de publics éloignés du centre-ville. Des façons multiples et belles de faire pousser les graines d'une réflexion bien actuelle. **Marion Blangenais**

Printemps du Livre de Grenoble
"Graines de rebelles"
Du 25 au 29 mars

Jardin de ville, bibliothèques et autres lieux
<http://printempsdulivre.bm-grenoble.fr>

C'est le printemps (des poètes) !

Poésie à tous les étages

Du 7 au 15 mars, un peu partout en France, on fêtera la poésie sur le thème « En rires », avec un hommage particulier à l'écrivain Jean Tardieu, né en 1903, dans l'Ain, et mort en 1995.

Dans chaque région, y compris en Rhône-Alpes, de multiples actions poétiques (lectures, rencontres, spectacles, expositions, ballades...) seront déclinées. Lyon, dans ce concert, n'est évidemment pas en reste. Mieux, la Ville a confié à l'Espace Pandora la coordination du programme, ce qui lui donne bien évidemment une meilleure visibilité et une plus grande

cohérence, entre rencontres littéraires – avec des invités comme Hervé Bauer, François Maspéro, Luis Mizon, Jean-Baptiste Para, Fabio Scotto et beaucoup d'autres – et action culturelle auprès des publics les plus divers. Parmi les temps forts de ce printemps poétique et lyonnais, on soulignera la remise du prix Kowalski au précieux Jean-Claude Pirotte (9 mars, 18h30, à la BM de La Part-Dieu) et la présentation du premier numéro des Cahiers Jean Tardieu, qui réunit les textes de quarante poètes contemporains, à l'initiative de l'Association Jean Tardieu (13 mars, 19h, Bibliothèque Saint-Jean, 5^e arr.). **L.B.**

<http://espacepandora.free.fr>
www.printempsdespoetes.com

zoom / résidences

Fabienne Swiatly : lettre du Jura

Assignée à résidence

Écrivain, écrivaine, auteur, auteure, poète, les mots hésitent dans la bouche de mes interlocuteurs, seule certitude, je suis en résidence. À Cinquétral, dans le Haut-Jura, association Saute-frontière – Maison de la poésie, commune de Saint-Claude. De janvier à mai, je réside dans une région que je ne connaissais pas, près d'une ville que je connaissais encore moins : Saint-Claude, capitale de la pipe (c'est dit), la grande rugueuse comme j'ai choisi de la nommer.

J'écris et fais écrire. Écoliers, collégiens, lycéens et adultes. Venir dans l'espace d'une classe ou d'une bibliothèque et leur proposer un voyage. Une expérience. Une tentative poétique qui leur fera poser un regard différent sur leur ville et ses alentours. Lire des extraits de mes livres, lire des extraits de mes auteurs du moment. Répondre aux questions. Garder leur doute à distance et rassembler toutes les énergies pour que l'écriture se fasse. Plus tard, nous fabriquerons un livre avec tous ces mots, toutes ces phrases, nous inventerons une ville au présent de la littérature.

Ce n'est pas toujours facile. Ce n'est pas toujours évident mais parfois la force d'un bout de texte me met en accord avec ma présence

*Le ciel raconte le bleu du paysage
Le calme frôle le cimetière
Le vide voyage entre les immeubles*

L'absence des oiseaux

*Là-haut, le ciel est bas
Je ne pense à rien
Je me laisse raconter.*

À travers leurs écrits, j'apprends aussi à mieux regarder cette ville méfiante. La ville qui dresse fièrement sa cathédrale est la même qui offre nombre de volets clos où s'affiche le panneau *À vendre*. La ville qui cherche haut le soleil est la même qui grelotte dans les quartiers d'en bas que l'hiver semble ne jamais devoir quitter.



Suivre la résidence de Fabienne Swiatly : www.latracebleue.net www.sautefrontiere.fr

© Fabienne Swiatly

Elle me salue ici, me toise ailleurs. Je suis de passage.

Elle est une ville qui se laisse difficilement saisir, mon appareil photo en sait quelque chose. Mais je ne me sou mets pas, je suis née dans la Lorraine industrielle. Je connais bien le rugueux des villes à la géographie et à l'économie pas évidente.

Et grâce aux ateliers, j'ai des yeux de rechange pour la regarder ; ceux de l'enfant dont le père est chef de nuit à la fonderie, ceux de l'homme solitaire qui questionne ses aïeux enracinés dans la ville depuis quatre générations, ceux de la jeune femme que la ville déséquilibre, ceux du jeune garçon qui aime que la montagne habite en ville. Je n'ai pas voulu tout de suite les mots du savoir pour faire connaissance. Pour l'instant, je regarde la ville sans chercher des appuis chez le sociologue ou l'historien. Cela viendra. Parfois je m'absente, je prends le temps de travailler à mes propres chantiers. Une résidence, c'est aussi ce temps-là. J'écris et j'approfondis le contenu de mon site, carnet virtuel directement accessible aux lecteurs. Un outil qui me met en écriture

en ligne. Je peux mettre à distance le quotidien, la vie familiale, la quête d'argent... Une parenthèse jusqu'en mai.

À Berlin, en 2007, ma résidence était très différente. Peu d'ateliers, peu de rencontres. De longs moments de solitude, assez stimulants mais aussi déconcertants, car parfois ce temps disponible dont on rêvait peut tourner au cauchemar si on ne parvient pas à habiter sa résidence. Si on ne

parvient pas à enfilier l'habit d'écrivain pour en revenir aux origines du mot habiter. Aussi, il faut absolument que les organisateurs de la résidence et l'écrivain soient sur la même longueur d'onde. Qu'ils sachent bien ce que chacun attend de l'autre, propose à l'autre.

J'ai rencontré plusieurs fois l'association Saute-frontière en 2008 pour préparer le programme et le thème de cette

résidence. Personnellement, l'animation d'ateliers d'écriture est un engagement pour la littérature que je mène depuis plus de dix ans, donc j'accepte volontiers cet aspect du contrat. Mais je veille à ne pas devenir une nouvelle animatrice sociale avec pour conséquence de reléguer à nouveau l'écriture au second plan. En annexe. Comme si écrire n'était pas un vrai métier. Comme si écrire ne prenait pas vraiment du temps. Et il est bien que certaines résidences ne demandent pas de contrepartie. Laissent simplement ce temps de l'écriture à l'auteur invité.

Pour l'heure, j'habite ici quelques mois. C'est une expérience qui me fait écrire. J'habite une région qui n'est pas la mienne et c'est avec des mots que je tente de m'inscrire dans le paysage. Je suis de passage. **Fabienne Swiatly**

aux quatre coins des résidences

« **Chemins d'écritures** », c'est un numéro spécial de la revue *Arpentages*, conçu par les associations Scènes obliques et Textes en l'air, qui organisent chaque année des résidences d'écrivains en Belledonne et en Chambaran, dans les hauteurs de l'Isère. Antoine Choplin et Philippe Curé signent l'entrée en matière : « *Dans l'élan de nos chartes artistiques toujours attentives au texte de théâtre et à la littérature, il nous est apparu pertinent de convier des auteurs "en résidence" sur nos terres et ce, avec un double objectif : inviter les auteurs*

à créer une œuvre littéraire inspirée par leur propre parcours de notre paysage de vie ; profiter de leur présence dans la durée pour faire naître des rencontres avec les habitants, originales, sensibles, humaines. » À travers ce numéro, on voit défiler des paysages d'auteurs en Belledonne, avec des textes de Claire Genoux, Abdel Kader Djemaï, Giancarlo Sissa, Raymond Federman... De l'air pur, mais pas seulement.

L. B.

Arpentages 2008
« **Chemins d'écritures** »

208 p., 15 €
<http://scenes.obliques.free.fr>

+++++ <http://auteurs.arald.org>
consultez le site des écrivains, des auteurs et illustrateurs jeunesse de Rhône-Alpes

Point de vue sur "Une société littéraire"

L'écriture vue de l'atelier

Encore ! ? Encore un livre consacré aux ateliers d'écriture, après les nombreuses monographies abordant ce sujet, après les ouvrages de référence signés François Bon ou Claire Boniface (pour n'en citer que deux) ! ?

L'intérêt d'*Une société littéraire*, l'ouvrage de Frédéric Chateigner, ne se laisse pas deviner au travers de la modestie de son sous-titre : *Sociologie d'un atelier d'écriture*. Chateigner, s'il se fait fort de ne verser ni dans l'éloge ni dans le dénigrement, comprend dès le début de son enquête qu'il n'est pas possible d'observer un atelier sans y participer. Il prend ce risque tout en se gardant des chausse-trapes méthodologiques. S'il suit un atelier bihebdomadaire durant six mois, il a tôt fait de se départir de toute vision fantasmagorique sur ce « lieu de semi-publication parmi d'autres ». Le premier atout de cette étude réside dans le fait que, contrairement aux livres remarquables d'Isabelle Rossignol ou de François Bon, Frédéric Chateigner n'est pas juge et partie en évoquant les ateliers d'écriture. Et lorsqu'il s'attache à retracer leur historique en France, il effectue un salutaire travail de démythification.

Certes, les pionnières que furent Elisabeth Bing et Anne Roche ne sont pas oubliées (toutes deux, quoique de façon différente, ayant cherché avec leurs ateliers à réparer les blessures infligées par la pédagogie scolaire), mais que l'on ne compte pas sur un sociologue pour conforter la légende dorée. Si Chateigner n'oublie pas l'Oulipo et cite les « grands ateliers », en les distinguant soigneusement (le CICLOP, comme exemple d'ateliers à tendance « psy » ; ALEPH, pour la professionnalisation de ses animateurs, etc.), il ne tarde jamais à repérer les ambiguïtés pérennes, sans craindre le socioculturellement incorrect : « *L'animation d'atelier, pour un écrivain : prolongement de la création littéraire ou obstacle à celle-ci ?* ». Quid de la disqualification encourue par « l'atelier ludique » aux yeux de certains universitaires ? De la dispersion des

sources d'information ? Et attention à la confusion entre l'atelier, cet « endroit où l'écriture est mise en commun, transformée en événement », et les studios de « *creative writing* », à l'image de ce qui existe aux États-Unis, et qui n'ont pas d'équivalent en France (l'EICAR est néanmoins cité).

Bien sûr, le sociologue (et son lecteur) ne couperont pas à l'étude d'une population de neuf « *écrivains* » (et il est vrai que la trajectoire de chacun d'entre eux interroge leur/notre rapport à l'écriture, « *entre le pôle du divertissement et celui du salut* »), ainsi qu'au film de l'atelier, analysé séquence par séquence.

L'enquête de Frédéric Chateigner s'avère au final assez complète, malgré quelques « *éléments de conclusion* » qui n'ont pas fini d'interroger les nombreuses personnes concernées par l'atelier d'écriture en France. Ainsi, ces dernières lignes : « [...] *on ne peut que souligner la nécessité d'élaborer et de diffuser une information explicite sur la structure de l'offre d'ateliers et, partant, de contribuer à mettre en forme les demandes. Mais l'atmosphère de communion autour de la célébration des pouvoirs de l'écrit n'est pas pour favoriser cette mise au clair. On espère que cet ouvrage [...] contribuera à ce travail d'éclaircissement – au risque, inévitablement, du désenchantement, sinon de la démobilisation.* » **Frédéric Houdaer**



Frédéric Chateigner
Une société littéraire
Éditions du Croquant
230 p., 22€
ISBN 978-2-9149-6845-4

chronique

Géraldine Kosiak

2/

Chaque mois, retrouvez Géraldine Kosiak, en texte et en image, pour un regard singulier, graphique, tendre et impertinent sur l'univers des livres, des lectures et des écrivains...

Au travail

Pense-bêtes

Dans mon atelier, j'ai trois tables : une pour écrire, une pour dessiner et une troisième pour l'ordinateur. C'est là que je mets en forme mes idées, mais si je regarde trop longtemps l'écran, je prends mal à la tête.

Un jour, j'ai découvert que Roland Barthes divisait lui aussi son espace en micro-lieux fonctionnels : sa table principale en bois, une autre où il pouvait étaler les différentes parties de son travail, une place pour la machine à écrire et un pupitre pour ses nombreux pense-bêtes. Il écrivait ses textes à la main, sur ses fameuses fiches qu'il empilait en petites piles bien propres. Avant de transcrire tout cela à la machine à écrire pour une seconde vague de corrections (étape très importante, selon lui, où l'écriture manuelle s'objective).

Le 25 octobre 1977, Roland Barthes perd sa mère (ils vivaient ensemble dans le même appartement).

Le lendemain, à l'encre bleue, il note : « *Première nuit de noces. Mais première nuit de deuil ?* »

Ce sont 330 fiches qu'il va rédiger, de manière fugitive, frottant son chagrin à la rigueur du travail et des habitudes. Et pourtant, en dépit de tous nos outils, peut-on réellement écrire sur le deuil ?

Ainsi, le 3 avril 1978 : « *Désespoir : le mot est trop théâtral, il fait partie du langage. Une brique.* »

Il faut bien le reconnaître, la brique pèse lourd sur le papier des petites fiches de Barthes. Mais, quoi qu'il en soit, j'ai toujours aimé les hommes qui parlent de leur mère.



Roland Barthes
Journal de deuil
Seuil/Imec

Retour aux sources

Les éditions Verticales rééditent le « récit original » de l'inclassable Onuma Nemon, sobriement intitulé *Roman*, écrit il y a près de quarante ans. Un retour aux sources de la création et de l'enfance.



Lorsqu'on prononce le nom d'Onuma Nemon (un pseudonyme ou un « anonyme » ?), on pense immédiatement à sa folle entreprise littéraire, à la fois fascinante et déroutante, que constitue sa *Cosmologie*. Une œuvre gigantesque, dont la grande partie n'est à ce jour pas publiée, et dont on a vu de larges extraits dans des ouvrages comme *OGR* (Tristram) et *Quartiers de ON!* (Verticales).

Avant de se lancer dans ce projet pharaonique, celui qui est également plasticien avait écrit un roman plus classique, que les éditions Verticales rééditent cette année, et qui permettra aux lecteurs

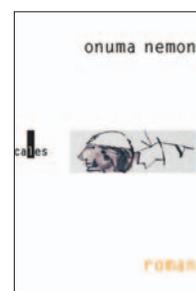
de la *Cosmologie* de se familiariser avec l'univers de cet écrivain inventif et « expérimental ».

L'invention des souvenirs

Roman est donc le récit d'une enfance. La sienne ? Sans doute, oui, mais par bribes. Car même s'il se présente sous une forme moins complexe, il n'en reste pas moins un livre à tiroirs, nimbé de mystère et bourré de jeux de pistes. On suit donc l'itinéraire d'un enfant et de sa tribu dans les quartiers populaires de Bordeaux. Une tribu constituée de ses parents (un père ébéniste et fan d'opéra, une mère couturière), de ses grands-parents (ceux qu'ils appellent les « gros »), mais aussi d'un médecin, d'un électricien et d'un ferrailleur, sans parler de la jeune Senta et du complice de toujours, le chien Black. Avec, en filigrane, l'absence déterminante de Didier, le frère mort prématurément qui hante l'existence de l'enfant. Au fil des déménagements, des petits boulots et des errances, le jeune homme arpente les zones périurbaines comme un

territoire à ré-enchanter. Une manière, pour Onuma Nemon, de procéder, dans le lieu de l'écriture, à l'« invention » des souvenirs.

Cette chronique d'une enfance entre misère et apprentissage de la beauté du monde, animée par une langue charnelle et encyclopédique, nous rappelle un autre livre sur l'enfance et la « zone » qu'Onuma Nemon ne reniera sans doute pas. Il s'agit du premier roman de Louis Calaferte, *Requiem des innocents*, dans lequel l'auteur de *Septentrion* racontait (inventait ?) lui aussi son enfance dans la banlieue lyonnaise. Une autre époque, un autre lieu, mais sans doute la même démarche. Il y a pire, comme compagnonnage littéraire... **Y. N.**



Onuma Nemon
Roman
Verticales
210 p., 18,50 €
ISBN 978-2-07-012410-7

La femme du bourreau

La femme du bourreau, c'est Lina H. Cette initiale voile un nom qui n'est jamais écrit, même si les faits sont restitués très précisément, celui de Heydrich.

Reinhard Heydrich, son mari, fut, sous Hitler, chargé du « renseignement » (et des basses œuvres), chef adjoint de la S.S., organisateur de la Solution finale, avant de périr dans un attentat en 1942 à Prague, alors qu'il était « protecteur de Bohême ».

Mais il faut louer Anne Talvaz d'avoir occulté ce nom pour que le destin de Lina H. garde toute son ambiguïté. Plus jeune de sept ans que son mari (elle est née en 1911), elle structura ce grand jeune homme blond, mal dessiné, dur et peu consistant. Il lui doit une bonne part de sa réussite dans l'appareil nazi, mais en même temps, elle resta à sa place d'épouse soumise, souvent bafouée, tenue à l'écart des décisions. Ce doute sur le statut de Lina (l'esclave d'un maître brutal,

arrogant et immensément pervers ? ou celle qui tient plus de ficelles qu'il ne semble ?), l'énigme de ses pensées (était-elle dupe de ce système qui voyait le triomphe des pires médiocres ?) rendent passionnant le récit. Sous les apparences de l'épouse dévouée qu'elle fut, qui était-elle en vérité ? que voulait-elle derrière ce rôle assumé ? qu'est-ce qu'être, au jour le jour, la compagne de l'exterminateur ?

De Heydrich, Lina eut quatre enfants. Elle fut veuve à trente-et-un ans. Après 1945, elle vécut dans une île de la Baltique où elle tint une pension de famille. S'est-elle vécue dès lors comme une « innocente », atténuant ou déniait son passé ?

Deux voyages de la narratrice encadrent ce récit, le premier à Auschwitz pour aller « là où Lina n'est jamais allée », le second dans l'île où Lina a refait sa vie, pour voir les lieux de sa vraie-fausse sortie de l'Histoire.

L'écriture d'Anne Talvaz, qui a derrière elle une œuvre de poète et de traductrice, est d'une grande finesse. Elle guide son lecteur à travers le champ de mines qu'est la vie de cette femme avec un remarquable doigté, traversant les apparences sans les déformer, cernant les ombres sans grossir jamais le trait.

Claude Burgelin



Anne Talvaz
Ce que nous sommes
L'Act Mem
108 p., 15 €
ISBN 978-2-35513-027-4

et les voix a déjà connu deux éditions (Cadex, 1991, et Comp'Act, 2001) – peut-être plus, allez savoir. Celle-ci, toute de rouge brique vêtue, fait de nouveau entendre comme une première fois la voix du poète qui ranime (et aussi bien : que ranime) la mémoire des mineurs de fond des Cévennes, le pays de son enfance. Une phrase qui jamais ne s'essouffle et qui, portée par des images d'ombre et de lumière, va chercher dans la profondeur de lieux enfouis ce quelque chose de primitif, d'inquiétant-familier, qui hante la poésie, sa poésie : « *Je crois que j'écris parce j'ai pressenti ce continent muet, quelque chose d'insondable, d'inexprimable et qui m'arrive dans la vitesse du langage à fleur de peau* ». **R.-Y. R.**

Poésie en profondeur

Certains livres sont comme des plantes vivaces. Ils repoussent au hasard de la terre qui les féconde et des années qui (re)passent. *Les Visages*



Patrick Laupin
Photographies d'Yves Neyrolles
Les Visages et les voix
La Rumeur libre
254 p., 20 €
ISBN 978-2-35577-004-3

Femmes sous influences

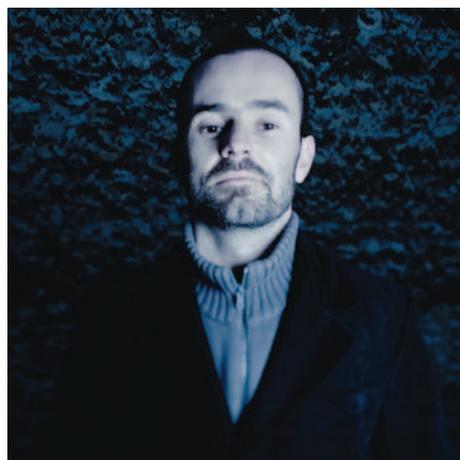
Emprises, le titre choisi par Catherine Griot pour son premier roman, désigne la nature des relations qui unissent ses principaux protagonistes. Mais il pourrait qualifier aussi bien la manière dont l'ouvrage tient le lecteur captif. Il est en effet habilement construit, et montre une remarquable maîtrise puisqu'il superpose plusieurs structures narratives, tout en mêlant, de façon passionnante, petites histoires personnelles et grande Histoire. Le roman se concentre sur la relation de deux femmes en proie à une fascination mutuelle. La plus âgée est une chef d'entreprise aux capacités reconnues, mais qui développe d'étranges phobies, dont elle tente de se débarrasser en recourant à la

psychanalyse. L'autre, plus jeune, vient à peine de terminer ses études et brûle de s'investir dans le monde professionnel, alors que sa vie sentimentale s'enlise. Les deux femmes se rencontrent au cours d'un entretien d'embauche inhabituel mais réussi. Ce qui deviendra leur amitié se développe tout d'abord dans le cadre d'une entreprise française, dont on découvre l'évolution et le fonctionnement particuliers, tandis que se dessine en arrière-plan le drame de deux familles bordelaises durant l'Occupation. Une perspective historique admirablement retranscrite, dont on découvrira à quel point elle a influencé les deux héroïnes. Et combien chaque vie, chaque famille, recèle ses « *misérables petits tas de secrets* » qu'évoquait Malraux. **N. B.**

Catherine Griot
Emprises
Pleine Page Éditeur
224 p., 16 €
ISBN 978-2-91-340686-5



© D.R.



© Wilfried Desveaux

Attention, danger : travail !

Stress, dépressions, suicides... Tous ces maux sont de plus en plus souvent attribués à notre activité laborieuse. La réalité du travail montre qu'on est bien loin de cette valeur tant vantée grâce à laquelle chacun s'épanouit et trouve sa place dans la société. C'est en tout cas à partir de ce constat que se construit le premier roman de Lilian Robin, fort justement intitulé *Tripalium*, ce titre évoquant l'étymologie du mot travail, qui désigne un instrument de torture... Lilian Robin s'est appuyé sur son expérience dans divers secteurs industriels alors qu'il était responsable de la sécurité et de l'environnement. Durant plusieurs années, il a été aux premières loges pour voir combien se nouent de drames

humains dans des usines hantées par la logique du profit et la peur des délocalisations. Son livre est aussi implacable que documenté. L'intrigue, habilement ficelée, nous entraîne à la suite d'un jeune héros, depuis la fin de ses études jusqu'à ses premières armes dans une usine où l'on fabrique des objets en plastique. C'est là que, après bien des vicissitudes, il va se retrouver au cœur

d'une grève sauvage. Bien qu'il s'agisse d'une fiction, les ambiances et les personnages sont troublants de vérité. Pour autant, même si l'on peut parler de livre engagé – voire même enragé... –, puisque Lilian Robin prend clairement le parti de ceux qui sont au bas de l'échelle, il ne tombe jamais dans le manichéisme, les clichés et les amalgames faciles. Sur ce thème du travail en usine, finalement peu fréquenté par la littérature actuelle, c'est une remarquable réussite.

Nicolas Blondeau

Lilian Robin
Tripalium
Les Éditeurs libres
272 p., 20 €
ISBN 978-2-916-39908-9



nouveautés des éditeurs

ACTU-SF

Espaces insécables de Sylvie Lainé

Sylvie Lainé entraîne le lecteur dans son univers au fil de six nouvelles. Ses héros sont toujours à la croisée des chemins et, aujourd'hui comme demain, choisir sa voie nécessite des sacrifices. Une science-fiction fine et sensible, toujours très humaniste.

112 p., 8 €
ISBN 978-2-917689-07-3

BALIVERNES ÉDITIONS

Nénette la grenouille verte
de Cédric Janvier ;
Sylvie Giroire, ill.

Dans cet album plein d'humour, Nénette la grenouille verte devra affronter quelques animaux bien décidés à la croquer. Si elle ne sait pas voler, la petite reinette saura se montrer la plus rusée ! Des illustrations très colorées accompagnent le récit et donnent à voir ce petit monde où toutes les aventures sont possibles.

29 p., 8 €
ISBN 978-2-35067-027-0



CENT PAGES

Je t'embrasse pour la vie : lettres à des morts, 1914-1918 de Claude Berry, préf.

Ces 26 lettres ont été expédiées au front pendant la Première Guerre mondiale et n'ont pu être remises à leurs destinataires. Interceptées par le lecteur, les bribes d'histoires contées ici disent tout l'espoir et la peur ressentis alors par ceux qui attendent. Mais au lieu du retour de leur proche, ce sera celui de leur courrier. Chaque enveloppe portait au verso la mention « tué », ou « disparu ». L'une portait aussi l'inscription « fusillé ».



collection *Cosaques*
64 p., 9 €, ISBN 978-2-9163-9008-6

CHAMP VALLON

De Lully à Mozart - Aristocratie, musique et musiciens à Paris (XVII^e-XVIII^e siècles)

de David Hennebelle
David Hennebelle s'est intéressé au patronage musical de la société

aristocratique entre la fin du XVII^e siècle et celle du XVIII^e. Entre le faste et le précaire, la passion et le calcul, cet ouvrage nous fait découvrir comment les musiciens et leurs protecteurs, les œuvres et les instruments, participaient de cet étourdissement musical qui atteignit son paroxysme au siècle des Lumières.

collection *Époques*
441 p., 28 €
ISBN 978-287673-499-9

CHRONIQUE SOCIALE

Chômage de longue durée, emploi précaire : plaider pour une économie solidaire

de Patrick Valentin
Cet ouvrage s'adresse aux dirigeants de structures d'insertion, aux élus, aux organismes chargés de placement, etc. Il analyse les « bonnes » et les « mauvaises » pistes suivies par la politique de l'emploi et cherche à définir les méthodes qui permettront de rendre leur dignité à tous les citoyens désireux « gagner leur vie » par leur travail. Des illustrations satiriques s'ajoutent aux propositions réalistes pour défendre la nécessité d'une économie solidaire.

collection *Comprendre la société*
176 p., 14,20 €
ISBN 978-2-85008-741-7

Un ouvrage collectif sur la littérature numérique

E-clairage

Un ensemble de vues riches et parlantes sur l'e-livre à venir... et parfois déjà là. Ou comment l'on se prend à rêver de nouvelles formes d'histoires sur fond d'écrans fascinants. Adieu page blanche ?

Les études sur la littérature numérique et autres expériences d'écritures visuelles sur la Toile ne sont pas légion, loin s'en faut. On se doit donc de saluer l'initiative des presses universitaires de Saint-Étienne qui publient un ensemble de réflexions plutôt stimulantes sur ce qu'il est convenu d'appeler une forme nouvelle d'art, d'ailleurs baptisée par les auteurs « e-formes ». Occasion pour l'e-lecteur que nous sommes peut-être tous en passe de devenir de se frotter aux symboles mystérieux et aux rituels non moins secrets de l'« e-chose », ce recueil se veut aussi et avant tout une collection d'outils qui permettent de décrypter les codes d'un imaginaire (ce qui s'appellera bientôt un « e-maginaire » ?) aux contours multiples et aux couleurs changeantes. Le couple texte/image (sans oublier son corollaire : le son) se trouve bien sûr au centre du

questionnement, avec tout ce qu'il implique de bouleversement dans l'idée de la fiction. D'autres pistes sont explorées, telle celle, passionnante, du nouveau rapport entre l'auteur et l'e-lecteur. Où le plus angoissé des deux devant la page vide n'est pas forcément celui que l'on croit...

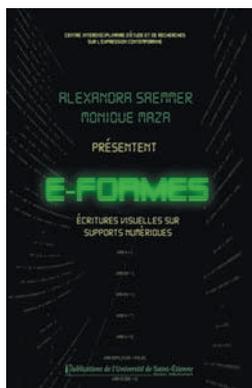
Que des artistes du web soient venus prêter main forte aux chercheurs de l'ombre est en fin de compte un bon signe et surtout une bonne chose : la théorie déjà très variée qui s'y déploie se confond avec l'expérimentation et se fait, de la sorte, un peu plus tactile.

Roger-Yves Roche

E-formes
Écritures visuelles sur supports numériques

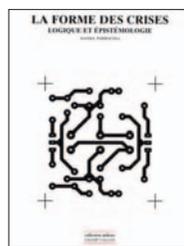
Textes présentés par **Alexandra Saemmer** et **Monique Maza**

Publications de l'université de Saint-Étienne
220 p., 23 €
ISBN 978-2-86272-485-0



La crise ? Quelles crises ?

Daniel Parrochia est un philosophe touche-à-tout, capable aussi bien de profondeur que de légèreté : ce serait comme l'humeur d'une pensée qui varie selon l'intensité du sujet. L'essai qu'il consacre aux crises, chez Champ Vallon, est ainsi aux antipodes du petit livre qu'il écrit il y a quelques années sur Patrick Modiano (*Ontologie fantôme*). Il faut dire que le thème est massif. Non pas la crise, mais les crises, ce qui fait déjà la différence : elles sont sociales, économiques, psychologiques, stratégiques... Il les énumère donc, et les décrit dans toute leur ampleur rationnelle/irrationnelle, avant de passer à une réflexion épistémologique plus large, modèles mathématiques à l'appui. Un ouvrage de fond, indiscutablement. **R.-Y. R.**



La forme des crises.
Logique et épistémologie

Champ Vallon,
collection
« Milieux »
344 p., 29 €
ISBN 978-2-87673-485-2

collection

Comme son nom l'indique

« Le Temps des Passeurs », tel est le nom, et le programme, de la collection qu'a lancée Claude Carrez chez Aléas, qui vient de fêter ses vingt ans d'édition. Des livres plus que singuliers qui font la part belle à la parole, avec, pour chaque numéro, une conversation au long cours, un pêle-mêle de documents d'archives, d'extraits de catalogues ou de journaux, et, pour finir, une bibliographie précise et utile.

Le premier opus de la série est consacré à Charles-Henri Favrod, éditeur quand il n'est pas auteur, homme lige de la photographie qui fonda, au milieu des années quatre-vingt, le très réputé Musée de l'Elysée à Lausanne. On découvre au fil des pages une forte personnalité aux multiples facettes, témoin, mais aussi acteur de son époque (sa vision et parfois son implication dans les guerres d'Algérie et d'Indochine, notamment).

Douze autres numéros sont d'ores et déjà programmés. Citons Mick Micheyil, Paul Jay, Alain Cavalier. Une collection de passeurs... à suivre. **R.-Y. R.**

Charles-Henri Favrod,
un témoin du XX^e siècle

Aléas Éditeur
184 p., 12 €
ISBN 978-2-84301-215-0

ENS ÉDITIONS, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

L'Hébreu dans le livre lyonnais au XVI^e siècle de Lyse Schwarzfuchs

L'hébraïsme chrétien, qui est partie intégrante de l'humanisme chrétien, a connu au XVI^e siècle sa période de gloire à Lyon. Plusieurs grandes figures s'y sont illustrées, telles que l'hébraïsant Sante Pagnini, qui a travaillé en étroite collaboration d'abord avec l'imprimeur Antoine Du Ry, puis avec Sébastien Gryphe. Lyse Schwarzfuchs propose dans son étude une liste

Sélection des nouveautés des éditeurs de Rhône-Alpes réalisée par **Émilie Pellissier**

documentée des auteurs, imprimeurs, dédicataires qui ont marqué la production lyonnaise, ainsi qu'une recension des caractères hébreux utilisés.

collection *Métamorphoses du livre*
208 p., 27 €
ISBN 978-2-84788-122-6

ÉDITIONS GUÉRIN

Les Fous du Verdon

Bernard Vaucher invite le lecteur à la découverte du Verdon, mythique décor rocheux que parcourent, depuis le début des années 60, des figures célèbres ou anonymes de l'escalade. L'auteur, qui a côtoyé ces passionnés, rend compte du

caractère à la fois grandiose et effrayant des lieux. Au fil des pages et des nombreuses illustrations, ces falaises, ces gorges et leurs héros n'auront plus de secret pour vous.

184 p., 15 €
ISBN 978-2-35575-045-8

JACQUES ANDRÉ ÉDITEUR

Le Jour se tait d'Anne-Lise Blanchard

La poésie d'Anne-Lise Blanchard se rapproche de la danse. C'est une poésie qui crée l'espace, un espace mis en scène et prêt à se replier sur la parole.

76 p., 11 €
ISBN 978-2-7570-0112-7

JEAN-PIERRE HUGUET ÉDITEUR

Le Baiser de la nourrice

Le destin d'Azert, petit fonctionnaire, va basculer le jour de sa rencontre avec le Maître de la Ville. Devenu tortionnaire, il prendra le parti de « *jouir du mal fait aux autres* » et d'exécuter ses nouvelles tâches avec application. Dans ce roman, Christian Chavassieux revisite le thème de la naissance du bourreau par une écriture dense ponctuée d'humour noir.

collection *Les Sœurs océanes*
157 p., 15 €
ISBN 978-2-35575-045-8

ÉDITIONS JÉRÔME MILLON

L'Antiquité en couleurs Catégories, pratiques, représentations

sous la direction de Marie-Laurence Desclos
Des chercheurs se sont intéressés à la question du chromatisme antique, et leurs réflexions, menées lors de journées d'étude en 2005, sont exposées dans cet ouvrage. Si la polychromie antique est aujourd'hui admise, il faudra passer outre bien des obstacles, de nature documentaire comme épistémologique, pour parvenir à saisir les couleurs des Anciens.

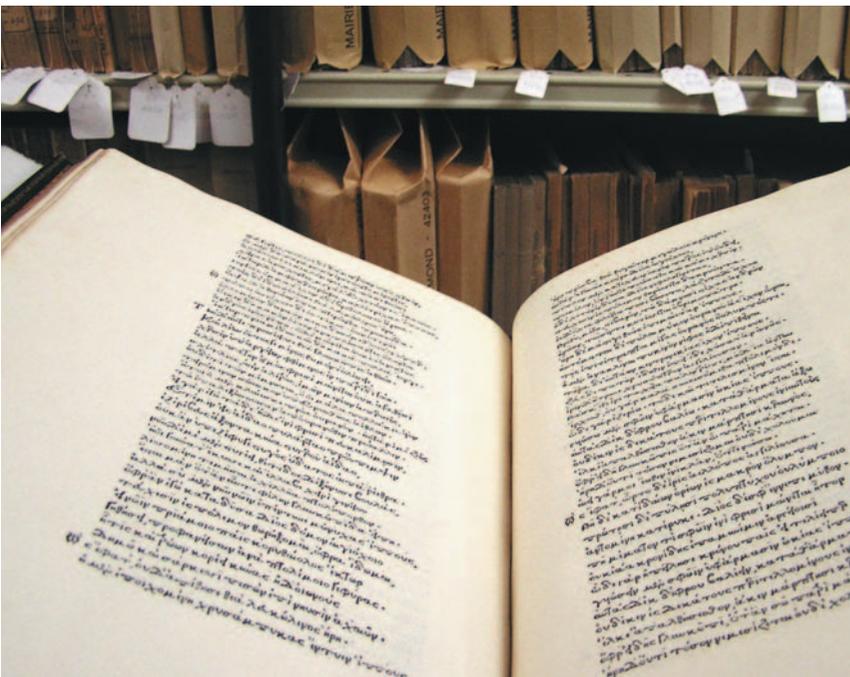
collection *Horos*
340 p., 30 €
ISBN 978-2-84137-240-9



PUG (PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE)

Wikipédia - Découvrir, utiliser, contribuer

de Guillaume Paumier et Florence Devouard
Encyclopédie écrite par les internautes et librement diffusable, Wikipédia est devenue un outil incontournable sur Internet. Ce livre explique comment se repérer dans cette gigantesque fourmière et utiliser efficacement son



L'Odyssee... Exemplaire imprimé à Florence en 1488, pièce maîtresse du fonds Dugas-Montbel, à la médiathèque de Saint-Chamond.

Voyage dans les fonds patrimoniaux de la médiathèque Louise Labé

Odyssée à Saint-Chamond

Pourquoi pas Homère ? Le fonds Dugas-Montbel constitue à lui seul un petit roman ordinaire de la conservation. Un homme du XIX^e siècle, fortuné et député de Lyon, qui se décide à devenir helléniste sur le tard et lègue sa collection de livres du plus célèbre poète de la Grèce antique à la Ville de Saint-Chamond. Un siècle et demi plus tard, la médiathèque Louise Labé continue à s'en féliciter.

contenu. Deuxième opus de la collection « Les Outils malins », qui propose une approche concrète et progressive d'un sujet à l'aide de fiches pratiques, ce guide s'adresse à toutes les générations.

80 p., 12 €
ISBN 978-2-7061-1495-3

TERRE VIVANTE

Une bonne terre pour un beau jardin
de Rémy Bacher et Blaise Leclerc

Ce livre accompagne le jardinier au fil des saisons pour lui apprendre à soigner sa terre, clé de la réussite pour avoir un jardin beau et productif. Les auteurs

mettent en lumière des savoir-faire éprouvés et font le point sur les avancées techniques récentes.

Des témoignages de jardiniers et de scientifiques, de nombreuses illustrations, un glossaire, une bibliographie et une liste de bonnes adresses enrichissent cet ouvrage.

160 p., 19 €
ISBN 978-2-914717-51-9



Le patrimoine écrit est un voyage, et comme dans tous les voyages, il s'agit de savoir regarder. Car quels que soient les documents et leur valeur, estimée ou sentimentale, historique ou contemporaine, on pénètre à travers eux dans des contrées souvent fascinantes. Il y a les objets mêmes, les mains de ceux qui les ont fabriqués, le vertige du temps qu'ils incarnent, il y a l'éternité – ou presque – qui nous nargue dans ces petits corps d'encre et de papier pourtant si fragiles. Car si les pages sont comme la chair, soumises aux aléas du temps, elles semblent, elles, inatteignables, et nous renvoient notre propre regard, nous laissent à notre temporelle solitude. Mais déjà le voyage continue, toujours agrémenté d'autres livres, d'autres découvertes.

Le fonds Dugas-Montbel en est une. Car qui pourrait imaginer qu'à Saint-Chamond, ville de 35 000 habitants durement éprouvée par la succession douloureuse des reconversions industrielles, se croisent la fine fleur littéraire de l'Antiquité grecque, le meilleur savoir-faire italien en matière d'imprimerie et l'érudition d'un personnage qui, « *puisque'il faut être quelque chose en ce monde, [je] tâche de devenir helléniste* » ?

Résultat de cet engouement, Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1775-1834) se passionne pour Homère, traduit *l'Illiade*, *l'Odyssee*, *La Batrachomyomachie*, et rassemble une impressionnante collection de près de 200 livres autour du grand maître, sur les 4 531 que compte officiellement le fonds, sur les 19 710 documents patrimoniaux que possède la médiathèque Louise Labé... Parmi eux, quelques incunables qu'on ne se lasse pas de contempler. En fait, rien de totalement spectaculaire. Mais c'est justement ça qui l'est.

Du soin et de la volonté

Pour contempler ces deux tomes de *l'Illiade* et *l'Odyssee*, « *texte en grec, imprimé à Florence, chez Bernardo Nerlio, le 9 décembre 1488, reliure chagrin ou marocain vert, dos à trois fleurons, double encadrement doré et roulette à chaud sur les plats* », il aura fallu du temps et du travail, du soin et de la volonté.

Du legs Dugas-Montbel à la première bibliothèque populaire, en 1878, dans l'ancienne chapelle des pères Maristes, du premier catalogue, établi par le bibliothécaire Gustave Lefèvre, en 1885, au travail de fond(s) mené par la conservatrice Chantal Herrero et son équipe, installées dans la nouvelle médiathèque de la ville depuis 1994... Car dans sa chapelle, la collection a connu des fortunes diverses, quelques vols, et même un incendie, en 1985.

Alors, avant le grand déménagement, le 25 juin 1994, il fallait assurer un nettoyage par aspiration et une désinfection des livres, reclasser les fiches catalographiques trouvées et comparer sur site l'inventaire avec les collections, initier le catalogage manuscrit, préparer le transfert (dépoussiérage, nettoyage au Brecknell, cirage, emballage, rappel de la cotation, mise en cartons numérotés par siècle), le réaliser, débarrer, recommencer.

clin d'œil



Homère est partout...

Dans les livres anciens des fonds patrimoniaux, certes, mais aussi sur scène et pour le jeune public... Ainsi, à Bonlieu, scène nationale d'Annecy, Claude Brozoni « crée » *l'Illiade*, ni plus ni moins. Encore une histoire de fascination d'enfance... Représentations les 4 et 11 mars, avec d'autres dates pour les scolaires. Le spectacle sera présenté tout au long des mois de mars et avril dans plusieurs villes de Haute-Savoie et de Savoie.

www.bonlieu-annecy.com

Les passagers du temps

Quinze ans plus tard, nous sommes là, au milieu de ces étranges passagers du temps à l'allure impeccable, au premier étage d'une médiathèque encore moderne. La température est à 19°C et l'humidité dans l'air proche des 55 %, les gants blancs obligatoires ne le sont plus à force d'avoir tourné des pages.

Chantal Herrero cherche l'équilibre entre les exigences de la conservation et les impératifs de la communication. Car pourquoi tout ce travail si c'est pour le garder jalousement dans les armoires ? « *Ce qui est important, dit-elle, c'est de ne pas faire attendre ce patrimoine qui a dormi si longtemps. En m'attaquant à cette tâche, je voulais faire vite et bien, ne pas laisser passer cinquante ans avant d'être en mesure de communiquer ce fonds.* »

Les nouvelles politiques en matière de conservation et l'évolution des technologies ont aidé cette femme d'énergie et d'enthousiasme à tenir parole. Faire découvrir, animer des classes patrimoniales, privilégier le jeune public, toujours prompt à s'émerveiller de vieux livres poussiéreux et de la magie de ce saut dans le temps. Celui-ci, petit, très mince, extrêmement élégant, n'a pas de page de titre. *Homeri Batrachomyomachia*. Homère, toujours lui. Le récit, en latin, d'un combat de rats et de grenouilles, sous les yeux des Dieux de l'Olympe. Imprimé à Venise, en 1472. On rêve. Tout cela à Saint-Chamond. **L. B.**

Médiathèque Louise Labbé
54, boulevard Waldeck-Rousseau
42400 Saint-Chamond

Les correspondances d'Arthur Bernard

Auteur discret mais sûr de son fait littéraire, Arthur Bernard construit depuis neuf romans une œuvre où l'écriture foisonnante soutient avec opiniâtreté le jeu du mentir-vrai. Fidèle depuis plusieurs titres à un personnage qui lui sert de double approximatif, il explore les territoires entremêlés du désir, de la mémoire et de la mort.

Il y a près de vingt ans, Arthur Bernard s'est fait raccourcir son nom de plume par Jérôme Lindon, en même temps que le grand seigneur de Minuit publiait son roman *La Chute des graves*. Et si, en plus de l'adouber en lui ôtant son double prénom, l'éditeur avait accepté de lui un, deux, trois autres titres, sa vie littéraire en eût-elle été changée ? Arthur se serait-il inventé un alter ego nommé Gabriel ? Allez savoir...

Gabriel, plus familièrement nommé Gaby, est né comme son auteur en 1940, à Valence. Comme lui, il manifeste « une curiosité brûlante pour l'imprimé » et a fait de Paris sa ville de prédilection. D'autres clés sont faciles à faire tourner. Dans *On n'est pas d'ici* (éditions Cent pages), à l'orée de sa vie inventée, Gaby évolue dans une ville

moyenne, en l'occurrence Grenoble, son quartier italien, ses bars où ça arrose parfois au neuf millimètres, son parc du musée. Un petit périmètre où il est notoire que l'auteur a ses habitudes, dans telle trattoria exigüe et tel café face à la cathédrale, ayant par ailleurs jusqu'à une date récente mené une carrière universitaire à Sciences-Po, à quelques stations de tram de là.

Au-delà de cette collusion anecdotique, Gaby se révèle plus incertain que son créateur, ce dernier ayant plus d'une conviction et affichant volontiers son « côté gaucho », son goût pour la peinture et son amour des femmes. Du reste, le soupçon autobiographique est balayé d'un geste de la main par le romancier. « *Gaby me plaît parce qu'il est un double* ». Entendre, un autre, une doublure, dont on peut jouer. « *Il peut y avoir des détails exacts, des réminiscences véridiques, mais Gabriel Lavoipierre est avant tout un porte-voix...* ». S'il a – et s'il est – une voix, Gaby s'avère, comme nombre de protagonistes chez Arthur Bernard, socialement flottant : « *le plus souvent, mes personnages ne font rien, ou des boulots à la con... Ce sont plutôt des dilettantes, des désœuvrés, ils ont du temps.* »

De la maternité à la mort

Dans *Le Désespoir du peintre*, Gaby a du temps, en effet, pour vagabonder dans le métro, très précisément sur la ligne 4, celle qui mène du nord vers un sud fantasmé, sur les pas d'une belle femme enceinte au turban extraordinaire et au mutisme souriant. Ce fil narratif, le premier tiré d'une toile réjouissante, conduit le lecteur vers d'autres personnages, lentement mais sûrement reliés les uns aux autres. Chacun à son tour prend la parole et

devient une voix pour dire sa ligne mélodique, sur les thèmes croisés de l'amour, de l'enfance et des rêves inaccomplis. Organisé en dix stations, le texte se reflète dans les incertitudes de dix tableaux célèbres, dix images de femmes parcourant tout le spectre existentiel, de la maternité à la mort.

Spéculaire, digressive, tissée de trous, l'écriture d'Arthur Bernard s'épanouit dans les interstices qui séparent le réel du fictif, le vrai du faux, les souvenirs de la mémoire reconstruite, les fantômes et les vivants. La narration rebondit, se répand, tricote follement ; le certain n'est jamais sûr et l'incertain est tellement excitant pour un écrivain, myope de surcroît, qui croit « *plus aux visions qu'au savoir* ».

Du regard trouble naissent des correspondances secrètes. Une définition possible de la littérature, qui ne consiste en aucun cas à traiter d'un sujet. « *Jamais je n'ai fait de livre "sur". J'écris plutôt "dedans" ou "à côté", dans le désordre et le foisonnement des rencontres* ». S'il réfute le naturalisme, Arthur Bernard endosse le réel, proche de Jean Rolin ou d'Echenoz pour le goût du détail, comparé à la touche du peintre. Paris, la « *ville mentale* », ville de toutes les correspondances, reste la métaphore majeure du travail d'écriture. Faire dans le sous-sol son métier de pillard, errer le long des hasards objectifs, épuiser les allers-retours entre imaginaire et mémoire, puis ramener à la lumière un nouveau croisement de traits, une partition inédite. Des visions et des voix. Baudelairien affirmé et pessimiste élégant, Arthur Bernard n'évoque jamais le désespoir de l'écrivain. Il est attelé d'ailleurs à la jeunesse de Gaby. La ligne continue. **Danielle Maurel**



Le Désespoir du peintre
Champ Vallon, 2009
246 p., 18 €

surface de réparation

Yevguiéni Petrov. C'est lui le principal responsable de cette première « Surface de réparation », où l'on voudrait rendre justice à quelques livres, trop vite recouverts par d'autres. Parler de ce qui n'est plus d'actualité (éditoriale), mais le reste (au fond).

Mon ami Ilf a ainsi été publié par les éditions Parangon/Vs il y a un certain nombre de mois.

Ilf et Petrov. Duo du roman picaresque et satirique à la russe, célèbre au-delà du Dniepr. Lisez *Les Douze*

Chaises (1928), *Le Veau d'or* (1931)... – chez le même éditeur. Ilf meurt en 1937, probable suicide, Petrov en 1942, accident d'avion. L'un plus fragile, l'autre plus constant, ils écrivent à quatre mains des romans populaires et échappent aux purges staliniennes. Mais leur arme fatale reste l'ironie. Mordante, comme dans les tout premiers récits de Petrov, publiés dans ce volume. « Pour le jubilé de Nekrassov », les responsables du canton veulent honorer le camarade poète en baptisant une rue de son

nom. Mais il faut en débaptiser une puisque toutes sont déjà « prises »... par les responsables du canton. On fait le tour, mais pas question de vexer un seul dignitaire. Jusqu'à l'impasse Pouchkine. « *Qu'est-ce que c'est que ce Pouchkine ? demanda Bloudikhine, inquiet. Peut-être à la Direction financière régionale ? Vous ne vous rappelez pas ?* » Personne ne se souvient. Et vive l'impasse Nekrassov ! **L.B.**

Yevguiéni Petrov
Mon ami Ilf - et autres œuvres
traduit du russe par Alain Préchac
Parangon/Vs, 320 p., 18 €

Livre & Lire : journal mensuel, supplément régional à Livres Hebdo et Livres de France, publié par l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation.

Directeur de la publication : Geneviève Dalbin
Rédacteur en chef : Laurent Bonzon
Assistante de rédaction : Marion Blangenois

Ont participé à ce numéro : Nicolas Blondeau, Daniel Bougnoux, Lionel Bourg, Claude Burgelin, Philippe-Jean Catinchi, Frédéric Houdaer, Géraldine Kosiak, Danielle Maurel, Yann Nicol, Émilie Pellissier, Roger-Yves Roche et Fabienne Swiaty.

Livre & Lire / Arald
25, rue Jean-Jaurès - 69004 Lyon
tél. 04 78 39 58 87
fax 04 78 39 57 45
mél. livreetlire@arald.org
www.arald.org

Siège social / Arald
1, rue Jean-Jaurès - 74000 Annecy
tél. 04 50 51 64 63 - fax 04 50 51 82 05

Conception : Perluette
Impression : Imprimerie Ferréol (Imprim'Vert).
Livre & Lire est imprimé sur papier 100% recyclé avec des encres végétales
ISSN 1626-1331

ARALD Rhône-Alpes Région

nous écrire → livreetlire@arald.org